ADÈLE HUGO, UNE FOLLE EN-VIE D'AMOUR

Auteur : Cyril Vybiral

Date de parution : 28 août 2017

Article disponible en ligne à l'adresse :
https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/adele-hugo-une-folle-en-vie-damour/

Référence :
Cyril Vybiral, Adèle Hugo, une folle en-vie d'amour, in *Revue Tupeuxsavoir* [en ligne], publié le 28 août 2017. Consulté le 8 décembre 2025 sur
https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/adele-hugo-une-folle-en-vie-damour/

Distribution électronique pour tupeuxsavoir.fr. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur , de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Adèle Hugo, une folle en-vie d’amour

Adèle Hugo (1), seconde fille de Victor Hugo et Adèle Foucher, est convaincue à l’âge de 33 ans d’être aimée par un certain Pinson, lieutenant dans l’armée britannique. Après leur rencontre à Jersey où la famille Hugo est exilée pour raison politique en 1855, le lieutenant est affecté dans une garnison à Halifax au Canada puis à la Barbade. Pendant plus de 10 ans, Adèle s’engage au péril de sa vie à poursuivre l’officier avec pour folle envie de l’épouser :

« Cette chose incroyable de faire qu’une jeune fille, esclave au point de ne pouvoir acheter du papier, aille sur la mer, passe de l’ancien monde au nouveau monde pour rejoindre son amant, cette chose là je la ferai.(2) »

Agée de 13 ans, la mort tragique de sa sœur ainée Léopoldine (3), l’affecte profondément. Son père la considère alors comme sa survivante.

« Ma sœur, aime le !»

A Jersey**,** toute la famille se passionne pour les tables mouvantes; pratique très en vogue à l’époque à partir de laquelle Victor Hugo et son épouse se réconfortent avec l’esprit supposé

de Léopoldine. Pour Adèle, l'esprit de sa sœur ainée se manifeste par une voix faisant office de savoir-faire avec l'amour. Au cours d'une de ces séances où le nom de Pinson apparait dans la liste des participants, la voix lui dit alors: « Ma sœur, aime le (4). » ; seule dans sa chambre, elle demande à l'esprit: « […] un moyen d'empêcher Albert de partir? (5). » ; ce dernier lui intime l'ordre de « […] maigrir, pâlir, dénouer son amour!(6) ».

Après le départ pour Guernesey, Adèle devient triste sans que sa famille perçoive ce qui s'est produit lors de ces séances de spiritisme. Pour sa mère, elle supporte mal l'exil et la routine insulaire. Suite à des crises, Adèle est contrainte de rentrer à Paris en 1858 afin d'y subir des soins. Son mal être est beaucoup plus profond qu'un simple mal du pays et s'ancre à partir de l'accident de sa sœur Léopoldine. Cet événement la confronte à la perte d'un appui identificatoire essentiel qui l'oriente dans l'existence. Dès la première page de son journal, elle écrit le 28 mars 1852, 9 ans après l'accident de sa sœur: « […] Qu'est ce qui pourrait rendre ce qui se passe en moi depuis quelques temps […] (7) ». Adèle s'identifie à l'objet perdu :

> « […] Je vois notre tombe jointe à l'autre, et je nous vois, ma sœur et moi, les deux filles de Victor Hugo, passant comme des figures typiques de la postérité (8). »

Et trouve comme seule solution, l'acte de mourir en tant que :

> « […] Femme exceptionnelle, jeune, belle, élevée, grande, amoureuse, digne d'être digne fille de Victor Hugo, mourant femme digne d'un homme exceptionnel, grand et unique par l'esprit comme par le cœur […] (9). »

A partir d'une écriture agrammatique et codée, elle s'invente au fil du temps nous précise-t-elle: « […] une langue particulière (10) » avec laquelle elle se définit comme l'objet immortel de l'Autre : « […] une femme remarquable […] douce fille Didine, fière de sa sœur, dit: Adèle règne (11) » pour qui « sa volonté fera cédé le mal (12) » et dont « la mort reculera doublement devant elle (13) ».

Après le séjour à Paris avec sa mère, Adèle n'écrit plus, devient mutique et s'isole de plus en plus dans sa chambre.

« Son ambition, c’était de me voir ! »

Le 20 décembre 1861, elle demande à son père de consentir à son mariage avec le lieutenant Pinson :

> « Le jeune homme dont je t’ai parlé désire m’épouser depuis longtemps. Il m’a vue pour la première fois sur un banc de la terrasse de Jersey. J’étais assise et je lisais; absorbée dans mon livre, je ne le voyais pas. Il me voyait; à partir de ce jour déjà éloigné, il m’aimait; il était royaliste, anglais. Il était le passé. Il aimait qui? Une femme de l’avenir, une républicaine, une française, Qu’importe ! La République, et la France lui sont apparues sous ma forme. […] Sa famille lui a offert une place dans l’armée, la carrière adoptée pour la gentry anglaise. Il a refusé. Que lui importait l’armée, la carrière, l’ambition! Sa carrière, c’était de m’aimer; son ambition, c’était de me voir […] Il aborde ta fille avec respect, il l’aborde avec vénération (14). »

Victor Hugo écrit dans son carnet: « Je reçois de ma fille une lettre admirable. Je consens au mariage […] (15). » Dans la foulée, elle avertit Pinson qui accepte de venir le jour de Noel 1861. Il repart le lendemain avec son régiment pour le Canada. Rien n’est décidé par rapport à une éventuelle date de cérémonie et aucune demande n’est faite par le lieutenant. Un sentiment de gêne émerge dans la famille. Un an s’écoule sans aucune nouvelle mais Adèle ne renonce pas. En 1863, elle doit partir rejoindre sa mère et son frère Charles à Paris. Officiellement, elle quitte les iles anglo-normandes le 18 juin, accompagnée par une amie de la famille, Mme Evans. En réalité Adèle s’embarque pour l’Angleterre puis le Canada. Adèle donne de ses nouvelles avec l’annonce de son union le 17 septembre 1863 :

> « Je suis mariée. Je suis encore sous l’impression de l’événement et je t’écris bien vite pour ne pas manquer la poste. Au milieu de notre bonheur, il y a un ennui : mon mari sera forcé de s’absenter dans cinq jours et d’aller trois semaines dans le canada pour ses travaux militaires. J’attendrais à Halifax jusqu’à son prochain retour près de moi (16). »

Dans sa lettre, elle demande désormais qu’on lui écrive au nom de « Madame Penson, 16 Grandville street (17) » mais ne s’explique pas sur cet échange de lettre en le « i » et le « e ». Le 8 octobre 1863, la nouvelle du mariage est publiée dans la presse locale de

Guernesey. Mais la famille Hugo s'interroge sur l'absence de l'envoi du double de son acte de mariage. Adèle, elle, ne doute pas. Elle est désormais Mme Penson, épouse de M. Pinson. Un homme qui l'aime dès le premier regard posé sur elle. Le regard d'un officier britannique qui la vénère et envie, à travers elle, l'idéal républicain.

Lacan définit l'envie à partir de l'exemple de l'enfant qui regarde son petit frère allaité :

> « Elle fait pâlir le sujet devant quoi ? Devant l'image d'une complétude qui se referme, et de ceci que le petit a, le a séparé à quoi il se suspend, peut-être pour un autre la possession dont il se satisfait (18). »

L'envie naît donc de ce qui peut s'entrevoir de la satisfaction de l'objet par l'autre, « d'une sorte de désir à l'Autre, au bout duquel est le «donné-à-voir (19) ». Il y aurait donc « un appétit de l'œil (20) » dont la satisfaction, comme pour toute pulsion, n'est jamais totale. En ce qui concerne Adèle dans sa lettre, le regard ne se croise pas avec celui du lieutenant. Elle est vue par le lieutenant puis convaincue d'être aimée par ce dernier mais n'écrit rien sur ses propres sentiments. En l'absence de l'opération du signifiant phallique, chez Adèle le regard ne s'oriente pas d'un désir au lieu de l'Autre mais d'« un postulat fondamental (21) » où, comme l'indique de De Clérambault à propos de l'érotomanie, c'est « l'objet qui a commencé et qui aime le plus ou qui aime seul (22) ». A partir d'un regard posé sur elle, une signification s'impose à Adèle : « Il m'aimait (23). » Lacan précise qu'«avec ses deux sens, subjectif et objectif, la fonction de la vue et le fait d'être vue, comme on dit la vue d'un paysage, celle qui est prise comme objet sur une carte postale (24) ». Adèle ne regarde pas l'objet de son désir dont une autre pourrait être comblée. Elle incarne elle-même cet objet de la vue.

« Une situation nette »

Après plusieurs mois, Adèle ne peut envoyer l'acte officiel de son mariage, sa mère écrit avec lucidité: « Je crois qu'Adèle est allée chercher dans ce mariage une réparation autant qu'une satisfaction pour son cœur […] (25). » Fin novembre 1863, la famille Hugo reçoit une lettre de Pinson. Le frère d'Adèle précise que sa réponse est polie mais annonce qu'il n'est pas question d'épouser leur sœur et fait part de sa surprise quant à la publication du mariage dans la presse. Malgré ce démenti Adèle ne renonce pas. Au contraire elle demande à son frère François-Victor d'être témoin d'un mariage forcé après un enlèvement du lieutenant qu'elle pense prochainement en Écosse. Elle demande même de l'argent pour payer un magnétiseur afin d'agir sur la conscience du lieutenant Pinson. Le 6 janvier 1864,

une lettre alarmante de ses logeurs à Halifax indique que Mme Penson: «Néglige entièrement les soins nécessaires à santé; à peine se nourrit elle (26). » Trois ans plus tard Adèle écrit à son frère: « Ce que j'ai dit à M. Pinson commence à l'ébranler et sa résistance diminue sensiblement […] (27). » Il semble que rien ni personne ne peut s'opposer à la volonté d'Adèle :

> « Je t'ai déjà prévenu, cher ami, que je n'accepterai pas la situation inférieur et fausse de femme séparée et je serais obligé de donner à cela un démenti formel […] J'ai la possibilité d'avoir une situation nette et d'épouser M. (28). »

Selon De Clérambault, au stade évolué du dépit et de la rancune dans l'érotomanie, la conviction d'être aimé se renverse en celle d'être haït. En ce qui concerne Adèle, elle reste convaincue sans en devenir persécutée. Lacan note qu'«il est frappant si l'on songe à l'université de la fonction du mauvais œil, qu'il n'y ait trace nulle part d'un bon œil, d'un œil qui bénit (29) ». Adèle est l'objet non séparé et radicalement visible de l'Autre. Un Autre qui ne lui présentifie pas le mauvais œil vorace, mais pour reprendre le signifiant de Lacan, qui la « bénit (30) » d'amour. En effet malgré l'absence de réponse du Lieutenant, Adèle. Colette Soler distingue :

> « […] D'un côté l'éroticomanie persécutive qui est le symptôme même, et de l'autre, la manie d'amour, comme prothèses, différentes mais parfois combinées, des effets de la forclusion (31). »

Annoncer publiquement son mariage sans même le consentement de l'intéressé, c'est pour Adèle une nouvelle fois tenter de suppléer à la perte de l'appui identificatoire de sa sœur. A partir du Nom Pinson, elle s'invente non plus une langue mais un nom particulier : Mme Penson. Une nouvelle identité qui lui donne une « situation nette (32) » comme réponse à l'énigme du désir de l'Autre.

A l'Automne 1866, avec l'argent envoyé par sa famille pour son retour, elle débarque aux Antilles à la Barbade où le lieutenant Pinson a été assigné au 16ieme régiment d'infanterie. En mars 1870, V. Hugo apprend le mariage d'Albert Pinson avec une certaine Catherine Édith. Une autre femme est l'objet aimé de Pinson et portera son nom. Adèle ne réagit ni par la colère, ni par la jalousie, mais sombre dans la folie. Accompagnée par Mme Céline Alvarez Baa qui l'a recueillie aux Antilles, elle arrive à l'âge de 42 ans en France le 11 février 1872 où elle sera internée à Saint-Mandé.

Lors de ses rares visites, V. Hugo écrit : « son idée fixe de personnes invisibles qui lui parlent ne la quitte jamais (33). » Après un an d'internement, Adèle est toujours hallucinée. Elle réclame de l'or à son père et qu'on vienne la chercher avec une certaine Léontine. Victor Hugo décède en 1885. Adèle, elle, ne sortira jamais de l'asile. Elle y décède 30 ans plus tard, le 22 avril 1915.

Un amour où « la jalousie deviendra inutile »

Quelques temps avant son départ pour le nouveau monde, Adèle entend la voix de sa sœur lui dire: « Demain tu recevras la démission d'Albert Pinson et la jalousie deviendra inutile (34). » Adèle ne peut ni craindre de perdre l'objet aimé au profit d'une autre femme, ni à l'envier à une autre. Un regard se pose sur elle et se sonorise en une signification irréductible : « Il m'aimait (35). » Adèle ne s'identifie pas à la cause de désir du Lieutenant comme réponse à son manque à être. A travers le regard de cet autre, c'est l'Autre qui l'identifie à son envie de jouissance. Adèle y consent sans en devenir persécuté.

Adèle nous donne les coordonnées de son amour dont elle repère d'elle-même la fonction auto-thérapeutique :

> « […] Tu vois cet amour (36) », nous dit-elle : « C'est le foyer qui fait la flamme. Je n'ai pu rester insensible à tant de constance et je n'en rougis pas, il n'y a de plus haut que l'amour quand il est consacré par une double fidélité […] Le mariage est le calmant de ces tristes crises […] (37). »

Avec la publication dans la presse de son mariage, Adèle n'incarne plus seulement « la femme remarquable (38) », immortelle et vénérée de l'Autre. Elle est désormais Mme Penson. Identité de jouissance avec laquelle il n'est pas question non plus, comme nous l'indique Colette Soler, « […] de la jouissance autre de la femme (39) » mais « de son exigence corrélative d'être l'unique de l'amour(40) ». Une exigence pour rester en-vie !

(1) Née le 24 août 1830.
(2) GUILLEMIN, H., *l'Engloutie, Adèle, fille de Victor Hugo,* Paris : Ed. Utovie, 2014, p. 83.
(3) Léopoldine qui se noie avec son mari Charles Vacquerie lors d'une balade en canot sur la seine.
(4) TANGUY, C., *Contribution à la psychopathologie de la vie amoureuse : le cas Adèle*

Hugo, Université Rennes 2 : Thèse de 2011, p.301.
(5) *Idem.*
(6) *Idem.*
(7) GOURDIN, H., *Les Hugo,* Paris : Ed Grasset et Fasquelle, 2016, p. 205.
(8) *Idem.*
(9) *Idem.*
(10) TANGUY, C. *Contribution à la psychopathologie de la vie amoureuse : le cas Adèle Hugo,* cit., p. 275.
(11) *Idem.*
(12) *Idem.*
(13) *Idem.*
(14) GUILLEMIN, H., *l'Engloutie, Adèle, fille de Victor Hugo,* cit. p.78.
(15) *Ibid*., p. 82.
(16) *Ibid*., p. 97.
(17) *Ibid*. p. 98.
(18) LACAN, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire IV, Paris : Seuil, 1973, p. 106.
(19) *Ibid*., p.105.
(20) *Idem.*
(21) De CLEREMBAULT, G., *L'Eroto-manie*, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 2002, p. 67.
(22) *Ibid*., p. 67.
(23) GUILLEMIN, H., *l'Engloutie, Adèle, fille de Victor Hugo, op. cit.,* p.78.
(24) LACAN, J., *L'Angoisse*, Séminaire X, Paris : Le Seuil, 2004, p.90.
(25) GUILLEMIN, H., *l'Engloutie, Adèle, fille de Victor Hugo, op. cit.*, p.109.
(26) *Ibid*., p. 120.
(27) *Ibid*., p. 128.
(28) *Ibid*., p. 130.
(29) LACAN, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire IV, op.cit. p. 105.
(30) *Idem.*
(31) SOLER, C., *L'inconscient à ciel ouvert*, Toulouse : Presse Université du Mirail, psychanalyse et, 2002, p.49.
(32) GUILLEMIN, H., *l'Engloutie, Adèle, fille de Victor Hugo,* cit. p. 130.
(33) *Ibid*., p. 152.
(34) TANGUY, C. *Contribution à la psychopathologie de la vie amoureuse : le cas Adèle Hugo,* cit., p. 301.
(35) GUILLEMIN, H., *l'Engloutie, Adèle, fille de Victor Hugo,* cit. p.130.

(36) *Ibid*., p. 79.
(37) *Idem.*
(38) TANGUY, C. *Contribution à la psychopathologie de la vie amoureuse : le cas Adèle Hugo,* cit., p. 275.
(39) SOLER, C., *L'inconscient à ciel ouvert* : op.cit. p.49.
(40) *Idem.*

Partagez cet article
Facebook

Google

Twitter

Linkedin

Print